

La portée élevée des insultes

Attention! Ce texte va contenir plein de gros mots, c'est le sujet. Des mots à rougir, sexistes, homophobes, des mots blessants et discriminants. Des insultes, dont la portée dépasse la cible pour atteindre la société entière.



Le langage véhicule des représentations, il n'est jamais neutre, soulignent les spécialistes. Et cela, indépendamment de l'intention exprimée. JEAN-BAPTISTE MOREL

PRISKA RAUBER

Une partie des votants (36,9%) regrette sans doute le changement de paradigme qui a été accepté dimanche avec l'extension de la norme antiraciste. Ceux pour qui, au bord d'un terrain de foot ou à un autre automobiliste, lancer un «enculé» ne relève pas de l'homophobie. Ceux qui prônent la liberté d'expression. «Mais les gens ne se rendent pas forcément compte des effets du langage sur notre pensée, et donc sur notre société», souligne le psycholinguiste Pascal Gyga. Le langage est un véhicule

de représentations.» Et le chercheur de l'Université de Fribourg d'évoquer la novlangue, la langue officielle d'Océania, inventée par George Orwell pour son roman *1984*. «A des fins idéologiques, le principe est de réduire le nombre de mots de la langue, afin de réduire les possibilités de réflexion chez les personnes l'utilisant. Si le mot «liberté» n'existe pas, est-ce que les gens pourront penser le concept même de liberté?»

Le langage attire notre attention vers certaines propriétés du monde. Les mots contiennent l'idée, estime le psycholinguiste. Ils activent un sens, portent un bagage, indépendamment de l'intention exprimée. «Que celui qui lance un «pédé» affirme ne pas être homophobe n'élève néanmoins pas l'association sémantique induite.»

Parlons sémantique: «enculé» est défini par *Le Petit Robert* comme un terme vulgaire décri-

vant un homosexuel passif; «fiotte» est une contraction de «fillotte», la fillette; «tantouze» un mot hérité de «tante», décrivant péjorativement les homosexuels efféminés; «pédé» vient de «pédéraste», soit un homme qui a des relations sexuelles avec de jeunes garçons...

La charge injurieuse de ces termes n'est pas tant portée par leur utilisation banalisée que par leur étymologie. Ils dénie à l'injurié sa moralité. «Les gens pensent que les mots utilisés ont un sens arbitraire. Mais ce n'est pas du tout le cas», indique Pascal Gyga. Sa collègue Giulia Valsecchi, doctorante en psychologie sociale de l'Université de Genève – dont les recherches portent sur la masculinité et les inégalités de genre – abonde: «Les insultes homophobes, sexistes ou racistes libèrent une certaine idéologie. En les disant, la personne communique le fait

qu'elle y adhère et celle qui les entend peut se sentir plus libre d'y adhérer.»

Impact considérable

L'impact de ce type d'insultes, même lancées sans intention homophobe ou sexiste, «est considérable», signale en-



«Par l'insulte, on se place au-dessus des personnes qu'on dénigre, par le terme utilisé véhiculant des représentations extrêmement stéréotypées.»

PASCAL GYGAX, PSYCHOLINGUISTE

core Giulia Valsecchi. «D'abord, elles peuvent avoir des conséquences importantes pour les personnes visées, qui les reçoivent plus ou moins violemment et qui les marquent plus ou moins profondément. Mais

aussi, la problématique va au-delà d'une problématique interpersonnelle, elle devient sociale. Des recherches ont en effet montré que le fait d'être exposé à ce type d'insultes entretient les stéréotypes négatifs attribués à ces groupes, donc

entretient leur stigmatisation, donc engendre des discriminations...»

Discrimination: «fait de séparer un groupe humain des autres en le traitant plus mal». Les insultes y participent. Elles établissent des rapports de force entre deux groupes. «Par l'insulte, on se place au-dessus des personnes qu'on dénigre, par le terme utilisé véhiculant des représentations extrêmement stéréotypées», explique Pascal Gyga.

«Une insulte, c'est prendre une caractéristique concernant un groupe et attribuer une portée négative à cette appartenance», abonde Giulia Valsecchi. On rabaisse l'autre sur la base d'une caractéristique considérée comme inférieure. Un moyen de rappeler l'ordre social. Et l'ordre social, c'est le féminin relégué au second plan par le masculin.

«L'ordre social masculin se définit autour de deux normes, précise la doctorante genevoise. L'hétérosexualité et l'an-

tiféminité. Les hommes, les vrais, doivent éviter de paraître homosexuels ou féminins. Les insultes peuvent leur permettre d'affirmer ou de réaffirmer leur masculinité.» Raison pour laquelle les insultes sexistes et homophobes sont liées. Les êtres efféminés ou sensibles sont ainsi traités de «fiotte» tandis qu'on attribue de fait à «l'enculé» le rôle du passif. «Et l'actif domine le passif. Au propre comme au figuré», écrit la sociologue française Gaëlle Krikorian sur son blog.

Voilà qui répond à la question posée par des supporters lors d'une rencontre entre Angers et Metz en août 2019, arbitrée par une femme: «Arbitre enculée, est-ce homophobe pour une femme?» Cette insulte est hétérosexiste, elle infériorise les femmes et les gays, conclut Giulia Valsecchi.

Androcentrisme

«Nous vivons encore et toujours dans une société androcentrée et conservatrice», relève Pascal Gyga. Inutile de le nier, assène-t-il. Cela s'observe notamment au travers de ces insultes, démontrant sans ambages les liens entretenus avec les minorités. «Et dans le simple fait qu'il y ait eu débat avant d'introduire cette norme qui sanctionne l'homophobie.»

Sachant que le langage façonne la manière de voir le monde, le psycholinguiste qu'il est se félicite qu'elle ait été acceptée. «Arrêter les propos insultants et les termes discriminants est un bon pas vers le gommage des rapports de force. Car, encore une fois, le langage n'est jamais neutre. Il faut en être conscient.» ■

Soulager et offenser la pudeur

JURONS. Les jurons se distinguent des insultes par l'intention. «Ce qui change, c'est que le but n'est pas d'attribuer des caractéristiques négatives d'un groupe à cette personne», indique Giulia Valsecchi, doctorante en psychologie sociale. Les gros mots ne servent donc pas à affirmer sa supériorité, ils sont lancés en dehors d'une interaction. Ils permettent d'exprimer un agacement, de soulager une émotion.

A travers une expérience, le professeur canadien en psychologie sociale, Richard Stephens, a démontré que les jurons nous permettent de mieux supporter la douleur. Il a demandé à 67 de ses étudiants de garder leurs mains le plus longtemps possible dans l'eau gla-

cée. Durant ce temps, la moitié des sujets devaient répéter un juron et l'autre moitié des mots neutres. Les étudiants ayant lancé des jurons ont pu garder leur main plus longtemps dans l'eau glacée.

Comme les insultes par contre, le champ lexical des jurons se nourrit de quelques domaines particuliers: le monde animal, le corps, les objets, la religion et la morale. Des transgressions langagières, qui offensent la pudeur. Ainsi le nom de Dieu ou les objets sacrés (avec l'accent québécois). Du côté de l'anatomie humaine, ce sont dans les parties ancestralement désignées comme honteuses qu'on les puise (mais qui ne le sont plus forcément aujourd'hui): «mon cul»; «mes couilles»;

«con» (du latin *cunus*, le vagin); «comme un pied» et tous les dérivés scatologiques (citons juste «enfoiré», qui signifie littéralement «couvert d'excréments»).

Dans le règne animal, les noms d'oiseaux qui y passent sont les plus bêtes. «On ne trouve parmi les animaux dont le nom est utilisé dans les injures ni lion, ni aigle, ni jaguar», écrit Marc Lemonier dans son *Dictionnaire des gros mots*. Quant aux objets choisis, ils tournent principalement autour de la saleté, comme «raclure» ou «ordure». Les races, les femmes (mères) et les minorités sexuelles sont de leur côté moralement dépréciées, dans les jurons comme dans les insultes (*ci-dessus*). PR